Bernard Sève, *Montaigne. Des règles pour l'esprit*

Sabine Lardon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8539>

DOI : 10.4000/studifrancesi.8539

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 649-650

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Sabine Lardon, « Bernard Sève, *Montaigne. Des règles pour l'esprit* », *Studi Francesi* [En ligne], 156 (LII | III) | 2008, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.8539>

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Bernard Sève, *Montaigne. Des règles pour l'esprit*

Sabine Lardon

RÉFÉRENCE

BERNARD SÈVE, *Montaigne. Des règles pour l'esprit*, Paris, PUF, 2007 («Philosophie d'aujourd'hui»), pp. 393.

- 1 Après avoir présenté les outils critiques et les éditions de référence en avertissement (pp. 9-10), Bernard Sève, professeur d'esthétique et de philosophie de l'art, pose nettement en introduction (pp. 11-25) les deux thèses qu'il entend soutenir dans son étude: 1) la philosophie de Montaigne ne se réduit pas au scepticisme «qu'elle déborde deux fois, en amont et en aval» (p. 11) et il conviendra donc de distinguer, sous peine d'incohérence, le Montaigne sceptique de celui qui prend nettement position; 2) la question la plus importante n'est pas pour Montaigne celle de la raison, mais celle de l'esprit qui, livré à lui-même et dérégulé, mène la raison au scepticisme. Ce qui amène Bernard Sève à distinguer: l'esprit, dangereuse puissance d'invention, de la raison, faculté assez faible d'argumentation et de déduction devant faire face aux problèmes créés par l'esprit. De ces deux thèses, Bernard Sève tire quatre conséquences qui amènent à: 1) distinguer des termes trop souvent considérés comme synonymes (comme esprit, âme, raison, entendement); 2) envisager le scepticisme dans son rapport à la raison d'une part et à l'esprit d'autre part; 3) prendre en compte, comme Montaigne, les cas «en-deçà» du scepticisme (ex. les paysans, les cannibales) ou «au-delà» (Socrate, La Boétie); 4) observer de près les opérations de l'esprit. Le Prologue («Dompter le cheval échappé», pp. 27-41) rapproche le chapitre I.8 dans lequel Montaigne réfléchit sur son rapport à l'écriture, du chapitre II.8, De l'oisiveté, pour montrer que le projet d'écriture montaignien s'inscrit dans la volonté de passer du negotium à l'otium (sans nuance péjorative), mais bascule dans son contraire sur un plan mental (l'esprit de Montaigne oisif faisant «le cheval échappé»). La première partie («L'esprit dans l'absence des règles», pp. 45-176) comporte six chapitres.

Consacré à l'esprit, le chapitre 1 (pp. 45-60) montre que ce terme qui revient 195 fois dans les Essais se confond certes parfois avec «raison», «âme» et «entendement», mais revêt également un sens spécifique: principe premier, l'esprit se distingue de la raison et possède quatre opérations: inventer, formuler des problèmes, interpréter et croire. L'esprit est une production naturelle par là même soumise à la diversité. Montaigne distingue ainsi différents types d'esprit, y compris des esprits réglés (La Boétie, Caton, Socrate, Epaminondas). Toutefois, l'esprit reste essentiellement ambigu dans son fonctionnement et ses effets. Les chapitres suivants tentent de suivre, dans les Essais, le dérèglement de l'esprit, confronté à de faux problèmes dans lesquels il s'empêtre lui-même (chapitre 2, pp. 61-83) ou à de vaines subtilités (chapitre 3, pp. 85-103). Le chapitre 4 (pp. 105-136) en conclut que l'esprit ne dispose d'aucune règle: les règles naturelles ont pu exister chez l'homme, mais la nature en lui est désormais perdue; les principes transcendants des philosophes demeurent hors de portée et leurs contradictions sont raillées de Montaigne; les principes divins, seuls solides, demeurent inaccessibles à la raison humaine. Or, si l'on pourrait attendre d'un «scepticisme raisonnable» que l'empirisme puisse pallier à cette triple défaillance, Montaigne ne semble pas s'orienter vers cette solution, le «principe de différence» qui gouverne le réel fonctionnant chez lui comme «principe d'impossibilité de l'expérience» (ce dernier pris au sens de «principe de validation de règles à valeur universelles ou au moins générales»). La croyance étant une forme que prend l'inventivité dérégulée de l'esprit, B. Sève s'y intéresse dans le chapitre 5 (pp. 137-167) en l'associant au possible. Le chapitre 6 (pp. 169-176), enfin, montre comment Montaigne conçoit l'esprit humain en conflit du fait de l'absence de règles d'une part et du principe de différence d'autre part (la différence avec soi-même le rendant fantasque et la différence avec autrui belliqueux). La deuxième partie («Les règles supplétives», pp. 179-254) comporte trois chapitres qui examinent successivement la règle externe que constitue la coutume (chapitre 7, pp. 179-199) et les règles internes que constituent le corps (chapitre 8, pp. 201-220) et l'art de conférer (chapitre 9, pp. 221-253). La troisième partie («L'Ars philosophandi de Montaigne», pp. 257-311) se propose tout d'abord de lever les réserves de nombreux lecteurs qui contestent aux Essais le statut de livre de philosophie: se fondant sur la terminologie et les distinctions de Bergson (concept, philosophe), B. Sève conclut pour sa part que Montaigne est un philosophe «professionnel» (p. 265) qui pose un certain nombre de thèses (chapitre 10, pp. 257-290), puis il envisage la question du temps sous un angle nouveau, celui de l'argumentation, à l'occasion d'une longue étude du chapitre II.30 (chapitre 11, pp. 291-311). La quatrième partie enfin («Les principes pratiques», pp. 315-349) défend la thèse que, par-delà son aspect hétéroclite, l'éthique de Montaigne serait structurée autour de la générosité, laquelle relève de l'esprit autant que de la volonté et s'avère un «moteur rhétorique» du texte – la copia du texte disant la générosité de son auteur (chapitre 12, pp. 315-332). Elargissant la problématique, B. Sève montre ensuite en quoi la notion d'esprit chez Montaigne peut, dans une certaine mesure, rejoindre une «philosophie de l'action» envers laquelle Montaigne conserve toujours une certaine distance qu'il nomme lui-même «indifférence» (chapitre 13, pp. 333-349). En conclusion (pp. 351-367), B. Sève, sans souscrire à la thèse évolutionniste de P. Villey, la transpose d'un point de vue spatial: il n'y a pas eu, selon lui, un avant et un après de la crise sceptique, mais Montaigne occupe simultanément trois lieux différents, son scepticisme coexistant avec un «en-deçà» quand il examine les opérations de l'esprit livré à lui-même et avec un «au-delà», quand il fonde sans balancer une éthique de l'affirmation, de la confiance et de la générosité. B. Sève

s'attache ensuite à définir le scepticisme de Montaigne, un scepticisme «moyen, protecteur et nécessaire», permettant d'assumer son ignorance et de ne pas avoir à trancher; un scepticisme «nourricier», inspiré de Plutarque et qui rend sa force à la vie; un scepticisme «instrumental» qui sert à «empêcher nos pensées de cristalliser en certitudes»; un scepticisme «poétique» également en ce qu'il libère la vie des opinions fausses. Une bibliographie thématique, plusieurs index (index locorum des passages étudiés, index nominum des noms propres, index rerum des thèmes et notions) et une table des matières détaillée complètent cette étude. Pour un auteur comme Montaigne, dont on évoque si souvent les courants de pensée, l'approche philosophique est toujours la bienvenue. A plusieurs reprises, B. Sève confronte Montaigne à Hume, Leibniz ou Spinoza, plus ponctuellement à Kant ou Nietzsche et régulièrement il s'appuie sur des critères de définition bergsoniens. Son propos n'est toutefois pas de se livrer ici à une comparaison méthodique entre Montaigne et les philosophes. Centré sur le scepticisme de l'auteur, B. Sève montre comment la conception d'un esprit déréglé n'empêche pas Montaigne d'imposer un certain nombre de thèses afin de soutenir une éthique de la générosité, le plaçant ainsi au rang des «philosophes professionnels». Sur ce point toutefois, nous aurions aimé que soit prise en compte, pour la problématiser, la déclaration de Montaigne affirmant «Je ne suis pas philosophe» (III.ix, éd. Villey, p. 950C), afin de distinguer entre la philosophie que refuse Montaigne et celle qu'il pratique. Et ce d'autant que B. Sève nous livre ici une étude rigoureuse, qu'il mène avec cohérence et méthode, et au fil de laquelle il se montre toujours soucieux de préciser le sens des notions qu'il mobilise.